

Sur Kan Nozaki

Jean-Philippe TOUSSAINT

C'est place de la République, à Paris, il y a plus de trente ans, dans un café situé à l'angle du boulevard Voltaire, que j'ai rencontré pour la première fois Kan Nozaki.

J'ignore si ce café de la place de la République existe encore aujourd'hui, cela fait longtemps que je ne suis pas repassé dans le quartier. C'est un lieu qui, à l'époque, s'inscrivait physiquement dans l'espace, avec sa porte d'entrée en verre, ses banquettes en bois, ses chaises, ses guéridons, son atmosphère enfumée, son brouhaha, mais qui aujourd'hui n'existe plus que dans mon souvenir. Car les lieux de notre passé n'appartiennent plus au monde matériel de l'espace, ils sont devenus une composante du temps, et ce n'est plus qu'en moi-même, par la mémoire, par le souvenir, par l'écriture, que je pourrais les faire revivre. C'est donc là, dans ce café, un jour de janvier ou de février 1992, que j'ai rencontré pour la première fois Kan Nozaki. Je préparais le tournage de mon film *La Sévillane*. Kan Nozaki était de passage à Paris. Il m'a téléphoné aux Films des Tournelles, et je lui ai donné rendez-vous dans ce café qui se trouvait à proximité des bureaux de la production. Je garde très peu de souvenirs de cette première rencontre, peut-être seulement que nous étions assis dans la terrasse couverte du café, devant une baie vitrée qui donnait sur l'esplanade de la place de la République. Je revois Kan Nozaki en face de moi, qui portait un pull à col roulé blanc et une de ces étroites vestes noires élégantes et cintrées que je l'ai vu porter tant de fois par la suite à Tokyo. Il m'expliquait que mes livres marchaient très bien au Japon. La traduction de mon roman *L'Appareil-photo* venait tout juste de sortir. Je lui ai demandé s'il pouvait me donner une idée des chiffres de ventes. Eh bien, pour

L'Appareil-photo, me dit-il, il s'était déjà vendu cinquante mille exemplaires.

— *Cinq* mille, ai-je corrigé aussitôt, imaginant qu'il s'était trompé de chiffres (cinq mille, pas cinquante mille exemplaires).

— Non, non, cinquante mille, cinquante mille.

J'ai avalé ma salive.

Cinquante mille exemplaires ?

Mais ce n'est que le début, ajouta précipitamment Kan Nozaki en s'excusant presque, le livre vient à peine de sortir.

C'est ce jour-là que je me suis rendu compte qu'il se passait quelque chose d'exceptionnel avec la réception de mes livres au Japon.

Quelques jours plus tard — était-ce lors de ce même séjour de Kan à Paris, ou bien l'année suivante, à une autre occasion, je ne sais plus très bien, en tout cas, c'était dans les premiers temps de notre amitié —, Madeleine et moi avons invité Kan Nozaki à dîner dans notre appartement de la rue Saint-Sébastien. Kan était accompagné de sa femme, Makiko. Nous leur avons préparé un pot au feu avec une bonne bouteille de vin rouge, ça je m'en souviens très bien (avec le vin, la mémoire revient). Jean, notre fils, âgé alors de trois ou quatre ans, était également présent à la soirée, un bavoir autour du cou, trônant au-dessus de la table dans une chaise haute pour enfant offerte par Jérôme Lindon, le directeur des Éditions de Minuit (il existe peut-être encore des photos quelque part de cette mémorable soirée). Je ne connaissais pas grand-chose du Japon à ce moment-là. Je n'y avais jamais voyagé, et ma connaissance du pays était vraiment très générale, elle se résumait à peu près aux seuls noms de quelques grands cinéastes : Ozu, Mizoguchi, Kurosawa. D'ailleurs, alors que, pendant le dîner, je voulais dire mon admiration pour le film *Vivre* (et en particulier la scène finale, où le héros chante, de nuit, sur une balançoire enneigée), je n'ai pas réussi à faire comprendre de quel réalisateur je voulais parler (il est vrai que la

façon dont je prononçais son nom devait sonner étrangement à des oreilles japonaises : CURE-EAU-ZA-WOUAH !).

Au fil des années, Kan Nozaki a été pour moi, non seulement le traducteur fidèle de mes livres au Japon, mais un ami proche, un guide avisé, un professeur estimé qui me recevait dans ses cours et introduisait mes conférences. Je crois bien avoir été invité dans tous les campus où Kan a été professeur. Je me souviens encore avec émotion de soirées où, après la conférence, accompagnés des étudiants, nous allions boire des bières bien fraîches dans quelque *izakaya* voisine de l'université (je ne parle pas japonais, mais l'expression *nama biru* est un sésame universel). Mon Dieu, c'était dans un autre siècle ! Il y a tant de souvenirs qui se télescopent maintenant dans ma mémoire. En 2005, j'ai passé quelques jours à Tokyo dans la *Guest House* du campus de Todaï Komaba, à deux ou trois stations de métro de Shibuya, pour animer un séminaire sur le Nouveau Roman. Quelques années plus tard, j'ai également séjourné dans la résidence du campus de Todaï Hongo, le *Sanjo Residence Hall*. Une nuit, comme je revenais en taxi, j'ai trouvé la porte principale de l'université fermée et, ne trouvant pas d'autre entrée pour rejoindre la résidence, longeant le mur d'enceinte sur plusieurs centaines de mètres, j'ai fini par escalader la clôture, en pleine nuit, comme un voleur, la honte au front, en craignant d'être surpris par quelque caméra de surveillance (ce n'est que le lendemain que je me suis aperçu qu'il y avait une autre entrée un peu plus loin qui restait ouverte toute la nuit). Eh, oui, hélas, je le confesse, l'épisode est autobiographique. Cela m'a même inspiré un épisode de mon roman *La Clé USB*. On pourrait même dire que dans *La Clé USB*, le personnage du professeur Nakajima est librement inspiré de Kan Nozaki. C'est lui, le professeur Nakajima, qui accueille le narrateur à son arrivée à Tokyo, c'est lui qui l'installe dans la résidence du campus de Hongo, c'est lui qui l'invite à dîner le soir-même pour lui présenter le programme de son séjour. Je crois pouvoir dire, sans

mettre en péril nos vies privées ni divulguer de secrets d'État, que j'ai vécu une scène semblable avec Kan Nozaki à l'automne 2013 :

J'atterris à Tokyo en fin d'après-midi. Il faisait déjà nuit quand je rejoignis le campus de l'université Todaï à Hongo. Le professeur Nakajima m'attendait dans le hall de réception du *Sanjo Conference Hall*. Il me souhaita la bienvenue et me laissa m'installer dans la chambre qu'il avait réservée à mon intention dans la résidence hôtelière de l'université. Je ne m'attardai pas dans la chambre, je déposai ma valise et allai le rejoindre dans le restaurant de la résidence, où une dizaine de professeurs dînaient dans une ambiance feutrée. J'étais heureux de retrouver le professeur Nakajima, sa présence amicale et discrète m'apportait un peu de réconfort après les heures éprouvantes que je venais de vivre. Le très jeune maître d'hôtel (en réalité un étudiant de l'université qui faisait un stage, m'apprit le professeur), était venu prendre la commande. Il prenait son rôle très au sérieux, et nous donnait des explications détaillées et rigoureuses, en tendant avec déférence les doigts qui tenaient le stylo vers le menu plastifié. Il fallait choisir entre un menu A avec de la viande et un menu B avec du poisson, et nous prîmes tous les deux du poisson. J'étais fatigué et tendu, mais le professeur Nakajima parvint à adoucir l'atmosphère par l'exquise courtoisie de son accueil¹.

Mais ce n'est certainement pas la seule contribution de Kan Nozaki à mes livres. Aurais-je écrit *Autoportrait (à l'étranger)*, si, en 1996, lors de mon long séjour à Kyoto comme résident de la Villa Kujoyama, il ne m'avait pas sollicité pour écrire mes impressions du Japon ? C'était là une idée conjointe de Kan Nozaki et de M. Hasegawa, le directeur de la revue littéraire *Subaru*².

Tous les mois, donc, lors de cet automne enchanteur passé à Kyoto, je rédigeais un texte d'impressions du Japon que traduisait

¹ *La Clé USB*, Jean-Philippe Toussaint (Minuit, 2019).

² Je voudrais rendre ici hommage à M. Hasegawa, Kan Nozaki m'ayant appris sa mort dans un message de 2022 : « De mon côté je dois te faire part d'une triste nouvelle : M. Hasegawa, ancien rédacteur en chef de la revue *Subaru*, est décédé à la fin de l'année dernière. Il avait le même âge que moi. Je n'étais pas au courant de sa maladie. La disparition si subite de "notre" éditeur m'a bouleversé. Prions pour le repos de son âme. Nous avons été si heureux de pouvoir travailler avec lui. »

Kan Nozaki. Cet ensemble de textes (*Tokyo, Nara, Kyoto*), a été réuni plus tard dans le recueil *Autoportrait (à l'étranger)* aux Éditions de Minuit. Comme je l'explique dans la préface, le fait que je me trouvais en Asie au moment où j'écrivais ces textes m'a naturellement amené à m'interroger sur la notion de récit de voyage. Mais, si je n'avais pas encore une idée très précise de ce que le terme pouvait représenter pour moi, j'ai su immédiatement ce que je voulais éviter, à peu près tout ce qu'on attend d'ordinaire d'un récit de voyage : l'exotisme, le pittoresque, l'instructif ou l'édifiant. L'angle d'attaque de ces textes ayant ainsi été défini en négatif, c'est avec gourmandise que je me suis mis à rechercher, dans mes expériences quotidiennes du Japon, tout ce qui pouvait relever de la plus pure insignifiance, de l'inintéressant et du banal, pour en faire mon miel littéraire.

Un jour que je me promenais dans les jardins du Nanzen-ji parmi les hauts pins silencieux, apercevant au loin les tuiles grises de quelque toit en pagode qui s'élevait au-dessus des murailles de pierre, perdu dans le silence et la tranquillité des lieux, je me suis senti soudain en harmonie avec le temps.

Ou encore cet extrait d'un texte mélancolique qui s'appelle *Retour à Kyoto* :

J'étais accoudé à la rambarde du pont de Sanjo, la poitrine fragile et les doigts immobiles qui tremblaient légèrement (j'avais trop bu la veille), et je regardais la Kamo en contrebas dont les eaux coulaient en silence. Il faisait gris et triste, je portais un bonnet noir sur les oreilles. On passait derrière moi sur la partie piétonne du pont, des gens se croisaient sous des parapluies transparents, sous des parapluies bleus, sous des parapluies beiges. Je m'étais arrêté à côté d'un pilier que surmontait une flamme de fonte décorative, et, immobile sous une pluie froide dont je ne cherchais pas à éviter les désagréments, les recherchant même en offrant mon visage à l'averse pour sentir les gouttes éclater sur mes joues, je songeais au temps passé et j'eusse aimé agrémenter son cours de ces larmes de pluie.

Plus qu'un émerveillement, plus encore qu'un charme, la rencontre avec Kan Nozaki et son pays merveilleux a joué un rôle déterminant dans ma vie. À tel point que, au début des années 2000, lorsque j'ai commencé le cycle littéraire de Marie, j'ai décidé de situer le premier volet de cet ensemble romanesque, *Faire l'amour*, au Japon, et plus précisément à Tokyo, dans le quartier de Shinjuku, dont j'étais fasciné par les lumières. J'ai encore évoqué le Japon dans le troisième volet de ce cycle, *La Vérité sur Marie*, avec une scène de fuite d'un pur-sang sur les pistes de Narita, et une dernière fois avec *Nue*, quand le narrateur revient en pensée sur le vernissage de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa. Toutes ces pages où le Japon apparaît dans mes livres, je les ai vécues intensément devant ma table de travail, en Corse ou à Ostende. Même si je n'étais pas physiquement au Japon quand j'écrivais ces pages, j'y étais en pensées, j'y étais mentalement. À travers l'écriture, j'ai vécu ces scènes avec une intensité incomparable.

Je n'ai évidemment pas participé à la traduction de mes livres en japonais. Quand je reçois un de mes romans traduit en japonais, je ne peux que le feuilleter rêveusement et admirer la couverture, tout en sachant que la traduction de Kan Nozaki est excellente, plusieurs de mes amis lisant le japonais me l'ayant assuré. Mais j'ai quand même, peut-être, mis mon grain de sel dans la traduction de mon roman *Monsieur* — oh, un tout petit grain de sel. Voici l'anecdote. Il y a bien longtemps, au début des années 1990, en ce temps lointain où je vivais encore rue Saint-Sébastien à Paris et préparais le tournage de mon film *La Sévillane*, j'ai reçu, via les Éditions de Minuit, une lettre manuscrite d'une amie de Kan Nozaki, qui m'écrivait pour me demander ce que signifiait le mot « kerrling », car elle ne le savait pas elle-même et Kan l'avait consultée à ce sujet.

Qu'est-ce que le kerrling ? C'est le genre de questions minuscules, épineuses et précises, que j'aime particulièrement. J'ai souvent eu l'occasion d'y répondre au Collège des traducteurs de Seneffe, où,

depuis le début des années 2000, à six ou sept reprises, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec mes traducteurs dans le cadre somptueux des anciennes écuries du château. L'année 2000, à Seneffe, est d'ailleurs à marquer d'une pierre blanche, car cette année-là, c'est Kan Nozaki lui-même qui a reçu le prix de la traduction littéraire 2000 des mains du ministre pour son œuvre de traduction et de diffusion de mes livres en japonais. Mais, laissons-là les récompenses et les honneurs, et revenons-en à l'essentiel, la traduction du mot *kerrling*.

Voici l'objet du délit, c'est une phrase de mon roman *Monsieur* :

Kaltz proposa d'aller prendre l'apéritif chez lui, ajoutant presque timidement qu'il avait mis une bouteille au frais et préparé quelques petits fours. Aussitôt, comme s'il s'était trop avancé, il s'empressa d'ajouter à l'adresse de Mme Pons-Romanov que ce n'était vraiment pas grand-chose, qu'il avait juste tartiné quelques biscottes au *kerrling* et ouvert une boîte de rollmops.

Ce qui pouvait passer pour une énigme insoluble au début des années 1990 se résout aujourd'hui d'une simple recherche adaptée sur Internet : « Le kerrling est une spécialité suédoise à base d'œufs de cabillaud se dégustant sur du pain craquant, avec des œufs durs ou mollet ; le kerrling passe d'une saveur iodée à une saveur sucrée, laissant en bouche un goût très prononcé. » Quelle précision spectaculaire, mon dieu, quelle abondance de détails ! À l'époque, bien sûr, Internet n'existait pas, et c'est une réponse beaucoup plus sommaire que j'ai dû fournir à l'amie de Kan Nozaki. Eh bien, chère Madame, lui ai-je écrit, le kerrling, ce sont des œufs de poissons séchés (sans doute des œufs de mulot, ai-je peut-être ajouté, en hommage sibyllin à la boutargue).

Mais je ne doute pas que traduire mes livres en japonais posent des questions plus délicates et plus complexes que cette simple petite énigme lexicale assez salée. Kan Nozaki évoque d'ailleurs lui-même

un des problèmes majeurs que la traduction de mes livres en japonais lui a posé dans un entretien avec Laurent Demoulin :

Comment traduire le « Je » ? Oui, ça doit être facile ; bien sûr que le sens du mot ne m'échappe pas. Le problème, c'est que, nous, les Japonais, nous avons à notre disposition deux sortes de « je » dans notre langue (il y a aussi le troisième, « Ore », mais qui est plutôt rude et macho, pas question de l'utiliser pour les textes de Toussaint). Il y a donc « Boku » et « Watashi ». Grosso modo, « Watashi » est plus officiel, soutenu, adulte, tandis que « Boku » est plus familier, sympa, jeune. Moi j'ai opté pour « Boku » au moment de *La Salle de bain*, tout en sachant qu'il s'agit d'un texte hautement littéraire, très élaboré. Je pense que j'ai bien fait, vu l'accueil chaleureux que les jeunes ont fait au livre. Ce qui m'a un peu tracassé à l'époque de *La Réticence* et de *La Télévision*, c'est qu'avec les progrès de la calvitie du narrateur, le problème s'est posé de savoir si « Boku » devait faire place à « Watashi », pour représenter un narrateur maintenant en pleine maturité. Mais finalement je ne suis pas revenu sur ma décision initiale, et je n'y reviendrai pas dans l'avenir non plus. La continuité de la voix s'impose. Jean-Philippe Toussaint sera toujours jeune au Japon.

Eh bien, si je reste toujours jeune au Japon, qu'en est-il de Kan Nozaki qui est encore plus jeune que moi, et qui, jusqu'à la retraite, aura gardé des allures d'étudiant ? Car si, au cours des années, le savoir, l'expérience et la culture de Kan Nozaki n'ont cessé de s'accroître, il faut bien admettre qu'il ne s'est jamais départi de sa silhouette alerte de jeune professeur qui restera éternellement juvénile.